

AMUSEMENTS

AMUSEMENTS

TROP TOT

LETTRE D'UN PARISIEN

ANTIQUITE DE L'ESPIONNAGE.

TULANE SEMAINE COMMENCANT DIMANCHE 27 Février

Matinées, Mercredi et Samedi.

HENRY W. SAVAGE Offre

L'Opérette Sensationnelle, Internationale, qui a charmé les Capitales du Continent d'Europe et a été acclamée à New-York pendant toute une saison.

SARI

Chef d'Œuvre Mélodique d'Emmerich Kalman.

On y trouve le véritable intérêt dramatique et de comédie, artistiquement combiné. C'est un succès incontestable.

"UN RESEAU MELODIQUE TOUT PLEIN DE PEU" - N. Y. World.

Une Vague Hongroise de Mélodie, de Beauté et d'Humour.

Orpheum

PRIX : MATINEES, 2 1/2; SOIREES, 3 1/2.

CAROLINA WHITE

Revue Prima Donna de la Troupe d'Opera Philadelphie et Chicago.

Laura Nelson Hall

ET SA TROUPE dans "THE MILLIONAIRES"

Mazie King

Assistée de Ted Bauer.

Lew Hawkins

Le Menestrel Chesterfieldien.

Jim Cook & Jack Lorenz

dans la comédie "The Millionaires"

Henry G. Rudolf

Le Trsor Errant.

Le Trio Gardiner

Filles et Soeurs, Danseurs de Société et de Nouveautés.

Travel Weekly

"The World at Work and Play."

Orchestre de Concert

Direction E. E. Tosse.

LEÇONS DE PIANO. KONRAD VOGT, Pianiste

Diplôme du Conservatoire de Genève, 1881. Reconnu Professeur au Conservatoire Impérial Russe.

Bas Élastiques, Ceintures Abdominales

Membres Artificiels

SCHROEDER

1314 RUE CAVAL

VAPEURS. LIGNE FRANÇAISE

Compagnie Générale Transatlantique SERVICE POSTAL

TEMPERATURE

Abonnement de E. Claudet, Opticien, Successeur de E. & L. Claudet, 916 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, La.

AVIS

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

Le Temps

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE OFFICIEL.

Observations prises samedi à 8 heures du soir.

DIMANCHE 27 Février 1916.

Prediction pour la Nouvelle-Orléans et les environs—Temps clair, légers vents du Nord.

Pour la Louisiane—Temps clair dimanche et lundi.

TEMPERATURE.

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans suivant le thermomètre du bureau météorologique des États-Unis, sur le toit de la nouvelle bâtisse de la Poste, était comme suit.

Table with 2 columns: Heure, Température.

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 26 février 1916, à la Nouvelle-Orléans.

Table with 4 columns: Heure, Temp., Vent, Pluie.

BULLETIN FLUVIAL.

L'Abel de la Mississippi (en pieds).

Nouvelle-Orléans — Ligne de danger, 18; échelle actuelle, 20.8.

Donaldsonville — Ligne de danger, 28; échelle actuelle, 32.6.

Baton Rouge — Ligne de danger, 35; échelle actuelle, 42.1.

LES RUSES DU GAMIN.

Dans un coin de la Somme, une de nos batteries de 75 était installée depuis plusieurs jours dans un champ et arrosait copieusement l'artillerie lourde des Boches.

Le capitaine de la batterie, d'abord très accueillant, se méfia un peu des visites régulières de l'enfant et s'apprêtait à lui faire savoir quand le gamin lui dit en riant.

—Les Boches ne peuvent pas vous dégotter, hein?

—Non, dit le capitaine, ils sont bien maladroits.

—Oh! soyez tranquilles, poursuivit l'enfant, le plus naturellement du monde, soyez tranquilles, ils ne vous dégotteront pas de si tôt; hier, je leur ai dit que vous étiez devant le gros foyard.

—Tu les renseignes donc? dit le capitaine d'une voix rude.

—Oui, mais mal.

—C'est eux qui t'envoient?

—Oui. Mais ne vous tourmentez pas, je leur dirai aujourd'hui que vous avez changé de place, que vous êtes près de la maison, à droite.

—Allons, mon petit bonhomme, dit l'officier, tu ne vas pas retourner là-bas?

—Ah! mais si. Faut même que j'y sois pour le déjeuner, sans ça ils me raient maman. C'est eux qui me l'ont dit.

Et l'enfant héroïque partit, insouciant comme s'il ne savait pas qu'il risquait sa vie. Il n'a plus rien à craindre car nos troupes ont reconquis son village, et il peut vendre ses "faïnes" paisiblement, sans avoir à redouter les vengeances odieuses des Barbares.

Le "Journal officiel" rend fréquemment hommage au zèle, au dévouement, aux soins éclairés de ces femmes admirables qui sont la providence des soldats blessés ou malades. Plusieurs sont mortes à la peine; il a fallu les arracher à leur poste de combat, ces tranchées de l'arrière que représentent l'espace entre les lits d'un hôpital. La médaille d'honneur des épidémies s'épingla alors sur un cercueil. Surtout, le bien bas, mais inclinés-nous aussi devant les réchappés; si elles sont encore vivantes, elles ne l'ont pas fait exprès.

Quelques infirmières, d'autre part, sans attendre la fin de la guerre et de leur mission, ont déjà publié leur "journal", leurs notes quotidiennes. Je citerai notamment celles de Mme Eydoux-Démians, dédiées à ses cinq frères blessés; celles de Mme Jean Leune, Delorme-Jules Simon, Jack de Bussy, Marie-Louise Dromar; enfin, les "Carnets d'une infirmière" de Mme Noëlle Roger.

Retenez bien ce nom. Ce n'est point un bourgeois qui étale, c'est le talent épanoui, consacré, mûri par ce qui fait les grands talents, la souffrance humaine ressentie et traduite avec distinction. L'auteur, en effet, s'est déjà révélée à nous par des romans dont la psychologie délicate se simplifie à souhait pour demeurer intelligible à tous.

Mais que viendrait faire un roman psychologique à cette heure? Passe encore d'écrire, mais des romans, et qu'ils soient psychologiques, voilà ce qui ne se peut concevoir!

Mme Noëlle Roger, mariée à Genève, où elle vit habituellement, a trouvé là ce qui tenait. C'est le berceau du fondateur de la Croix-Rouge, du promoteur de la Convention de Genève, Henry Dunant, à qui fut attribué, il y a quinze ans, le prix Nobel. Mrs Henry Dunant avait encore un autre titre de gloire, et c'est même, en définitive, le seul qui l'appartienne à Mme Noëlle Roger.

Dunant, âgé d'une trentaine d'années, faisait un petit voyage d'agrément en Italie, au mois de juin 1859, lorsque l'agitation se présenta à lui sous l'aspect du champ de bataille de Solferino! Quantité de blessés attendaient depuis plus de quarante-huit heures que les relevés. On manquait de chirurgiens et l'armée n'avait qu'un médecin pour mille hommes d'effectif! Dunant offrit son concours et donna jour et nuit ses soins aux blessés, qui l'avaient surnommé "le monsieur en blanc", à cause du vêtement de couil blanc qu'il portait, ce jour-là.

Entré à Genève et encore sous l'impression du spectacle effroyable auquel il avait assisté, Henry Dunant écrivit pour ses amis (la première édition ne fut pas mise en vente, "Un Souvenir de Solferino". Il y racontait, sans viser à l'effet, ce qu'il avait vu.

C'est de ce témoignage palpitant que les Goncourt disent dans leur "Journal" (année 1863 : "Ces pages nous transportent d'émotion. Du sublime touchant à fond la fibre. C'est plus beau, mille fois plus beau qu'Homère, que la "Retraite des Dix Mille", que tout... On sort de ce livre avec le maudissement de la guerre."

Les Goncourt avaient raison. Leur opinion fut partagée par les nombreux lecteurs du récit que Dunant s'était décidé à livrer au public. Le 22 août 1864, la France, la première, ratifiait la Convention dite de Genève, pour l'amélioration du sort des blessés militaires. Elle était sortie toute désarmée, toute compatissante, du "Souvenir de Solferino".

Dunant eut la célérité. On couronna son buste, à l'Exposition de 1867. Puis, on l'oublia. J'eus beaucoup de peine, il y a une quinzaine d'années, à retrouver sa trace. A Genève même, où je la cherchai, elle était perdue. Je finis néanmoins par la découvrir. Pauvre, fier et seul, le vieillard achevait obscurément sa noble existence à Heiden, sur le lac de Constance. C'est là que vint lui rendre justice, en 1901, l'Académie de Stockholm.

Grâce à cette démonstration, Dunant eut un beau répit. Il ne mourut qu'en 1910, suivant dans la tombe, à deux mois et demi d'intervalle, une autre grande figure, celle de miss Florence Nightingale, l'organisatrice du service des ambulances et des hôpitaux pendant la guerre de Crimée, "the woman with the lamp", "la femme portant la lampe", comme l'appelait Longfellow.

Cette lampe transmise, elle était hier aux mains d'une descendante et d'une émule de Florence Nightingale, miss Edith Carroll. Un officier allemand l'éteignit d'un coup de revolver. Elle reste allumée ailleurs, en d'autres âmes. Mais quel poète, invitant Longfellow, couronnera miss Carroll d'une louange éternelle?

Plus d'un demi-siècle écoulé depuis la publication par Dunant du "Souvenir de Solferino", et voilà qu'une femme de Genève, après avoir fait son geste secourable aux blessés, refait aussi son livre d'épouvante et de pitié. C'est le même accent de sincérité, c'est le même cri contenu, arrêté dans la gorge, comme un sanglot qui pourrait se communiquer. Les "Carnets d'une infirmière" font suite au "Souvenir de l'Infirmier". Aucun artifice de composition; un style sans apprêts pour dire la vérité, flouable, la délicate vérité des tableaux, des faits, des visions, d'abord, l'analyse, d'abord la

voix. Elle semble n'avoir pas quitté l'hôpital. Elle va d'une salle à l'autre, d'un lit à l'autre, s'arrêtant parfois pour apaiser son cœur, songer tout haut, pleurer tout bas. Ecrite, pour elle, c'est encore soigner. Quand la nuit tombe sur les malades, elle n'a pas besoin de le dire, on le devine; sa phrase se met en veilleuse.

Une femme de lettres, qui a elle-même beaucoup de talent, me disait: "Il est impossible, quand on a lu ce livre, de ne pas appeler l'auteur; mon amie. Pas une minute l'idée ne vient de lui demander, comme à d'autres infirmières qui écrivirent: "A quel moment vous occupez-vous donc des blessés?" C'est vrai. Elle ne cesse pas d'être auprès d'eux, de les regarder, de les écouter, de les assister. Une page qu'elle écrit est encore un pansage qu'elle fait.

Et, cependant, la lecture de ces Carnets est pénible, cruelle même, à la sensibilité la moins vive. J'ai eu peur que je n'aie pas jusqu'au bout, et je n'y serais pas allé si la littérature ne avait dû m'y conduire. Mais, comment résister à tout de simplicité?

La façon dont Mme Noëlle Roger parle d'une opération, par exemple, est pourtant plus terrible que si elle décrivait du point de vue réaliste, cette opération. On détourne les yeux de la page innocente, comme d'une scène atroce. Ah! les dérivains qui ne disent pas tout, qui laissent du mystère autour des êtres et des choses, une pâture à l'imagination enfantine, qu'ils bourreux!

Les Goncourt parlent du livre dont on sort avec le maudissement de la guerre... Qu'étaient-ils dit des Carnets de Mme Noëlle, si calme, si maîtresse de son émotion, que des gens lui en voudront presque d'obtenir la leur à bien peu de frais?

Je ne crois pas me tromper en signalant un chef-d'œuvre, mais je me demande si ce n'est pas un chef-d'œuvre de trop. Entendez-moi. De trop, pour le moment. Un chef-d'œuvre prématuré; un chef-d'œuvre dont l'heure, qui sonnera, n'est pas encore venue. J'ai peur qu'une pareille lecture, je le répète, déclinante, ne soit trop forte pour nos nerfs frémissants, pour notre fibre tendue. Nous avons tous aux armées quelqu'un, parent, ami, à qui notre pensée s'accroche. Nous le croyons loin de nous. Pas du tout. Ces Carnets d'une infirmière nous le rendent présent. C'est lui qui montre sa blessure, raconte le combat où il la reçut, l'attente dans la boue et le sang mêlés, pendant des jours et des nuits, et la longueur des trains, et leurs secousses... C'est lui qui souffre sous le bâton et à l'heure des pansements, lui qu'on ampute, lui qui agonise, lui qui meurt! C'est à son chevet que se penchent des créatures résignées, hommes et femmes... cette petite besogne si touchante, cette mère qui arrive trop tôt... ces parents qui ont avec nous plus qu'un air de famille et auxquels nous nous substituons!

Dou vient tout enorgoisse à la lecture des Carnets? De ce qu'ils nous font entendre des voix lointaines, des voix plaintives et que nous croyons reconnaître.

Mais c'est peut-être, somme toute, ce qu'a voulu Mme Noëlle Roger. Elle ne doit pas ignorer ce que Mgr. Freppel écrivait un jour à l'auteur du "Souvenir de Solferino", précisément: "Qui sait si votre appel, en dirigeant l'attention sur les lamentables effets de ces horribles catastrophes, n'imprimerait pas aux belliqueux la terreur de la formidable responsabilité qui leur incombe devant Dieu et les hommes?"

Et Mme Noëlle Roger attend avec confiance la lettre pastorale qui lui donnera raison contre moi.

LUCIEN DESCAVES.

LA "SENTINELLE EXPLOSIVE"

C'est un soldat du régiment d'infanterie du duc de Cornwallis, le nommé Moore, qui a été la victime de ce stratagème inventé par les Boches, la "sentinelle explosive", et qui raconte de quelle manière il est parvenu à échapper.

Moore s'offrit pour accompagner un officier qui allait reconnaître des tranchées allemandes près d'Armenlières. Arrivé près des fils de fer de l'ennemi, les deux hommes aperçurent une sentinelle. Ils s'approchèrent dans l'intention de la faire prisonnière ou de la tuer. Moore, qui marchait en avant, se rendit bientôt compte que ce que son officier et lui attendaient pour une sentinelle n'était qu'un mannequin.

L'officier dit alors à Moore: — Renversez ce mannequin, car il ne faut pas que les Boches s'imaginent qu'il nous a fait peur.

A peine Moore avait-il touché l'épouvantail qu'il entendit comme un mouvement d'horlogerie se déclencher.

— Baissez la tête, cela va éclater! cria-t-il à son officier.

Il toucha une seconde fois le mannequin et fut aussitôt projeté en l'air avec lui. Des flammes jaillirent de tous côtés. Le mannequin était un explosif.

Le malheureux Moore fut atrocement brûlé. Atteint aux yeux il est complètement aveugle.

Il fut entraîné, avec l'aide de son officier, rentrer dans les lignes anglaises.

LETTRE D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.

probité et raconta que le Sénateur avait été compromis dans une de ces sociétés d'Arton qui avait été en relations coupables avec tant de parlementaires louches, mais, Joseph n'était pas de ceux-là. Il poursuivit à nouveau le journal, qui constatait combien son collaborateur peu recommandable l'avait compromis, n'hésita pas à faire loyalement à la barre du Tribunal la déclaration suivante:

"M. Joseph Fabre dont la "Libra Parole" a loué la "Jeanne d'Arc", et dont nous avons critiqué autrefois les discours et les actes politiques avec une indépendance et une vigueur dont nous n'entendons pas nous départir, va trouver dans la déclaration qui suit une nouvelle preuve de notre bonnet."

"L'article qui représentait le sénateur de l'Aveyron comme compromis avec la "Société d'Armement", fondée par Arton en 1880, est le résultat d'une confusion de noms.

"Des documents qui ont été communiqués à notre avocat, M. Menard, le résulte, en effet:

"10. Que M. Joseph Fabre n'a jamais été en commun avec la Société fondée par Arton en 1880, Société dont il ne soupçonnait même pas l'existence;

"20. Que si, en 1881, il acheta des actions d'une Société d'Assurances "Armement" (déclarée en faillite trois ans après, c'est en sa qualité de simple particulier qu'il fit cette opération, désastreuse pour sa bourse; et il payait comptant au cours moyen, par l'intermédiaire du Bureau U de la Société Générale, ainsi qu'en témoignent le bordereau d'achat et de compte de M. Joseph Fabre, conservés l'un et l'autre dans les livres de la dite Société.

"Nous avons rectifié l'erreur, et ne nous en coûte pas de le regretter et de reconnaître que l'intégrité et la probité de M. Fabre ne sauraient être suspectées."

Le brillant avocat parisien, M. Hild, qui représentait son compatriote Joseph Fabre, accepta à la barre, ces excuses et le procès fut terminé. De toutes ces polémiques Joseph Fabre avait conservé une amertume bien compréhensible; il renonça à se représenter, jugeant que les honnêtes gens n'ont rien à gagner dans cette politique où on rencontre tant de bandits de la plume impunis et tant de pamphlétaires sans scrupules. Il revint à ses études et publia des livres de philosophie et d'histoire dont l'un "Les Pères de la Révolution" est un monument de science et où se manifeste cette fierté intellectuelle, si rare à notre époque. Il continua la lutte pour Jeanne d'Arc, qu'il avait voulu voir proclamer la patronne française.

Il composa même une sorte de mystère qu'il eut un moment l'espoir légitime de voir représenter au Théâtre Français. Jules Claretie qui avait lu le manuscrit, m'avait promis qu'on arriverait à mettre cette œuvre forte à la scène de la rue de Richelieu.

— Autorisez-vous à le lui annoncer, demandai-je à Jules Claretie?

— Mieux que cela, voici une lettre officielle, une promesse pour une date indéterminée, car nous sommes surchargés, mais, enfin, c'est un engagement tout de même.

Le soir même, je frappais à la porte de sa petite maison rue de la Paroisse à Versailles, où il s'était retiré, et lui annonçai la bonne nouvelle. L'excellent homme en avait les larmes aux yeux. Il fallut dîner à cette table simple et frugale et nous parlâmes assez tard des espérances de la République quand elle était si belle, sous l'Empire et des profiteurs qui l'ont depuis accaparée, exploitée et un peu démenbrée de ses grandes idées de la Révolution. Jules Claretie mourut un peu après et Joseph Fabre espérait toujours; la guerre survint, il partit comme tous les ans à Cannes et il ne revint plus. Il est mort à sa table de travail.

Tous les ans, il venait passer quelques jours dans mon modeste héritage de Vieuxul, où il se plaisait.

— Il y a tant de bêtes, me disait-il, en riant, sans nous compter et puis on n'y parle jamais politique, quel repos et quelle consolation!

Parmi des ouvrages, il aimait qu'on cite une édition de l'imitation de Jésus Christ, la plus complète peut-être qu'il soit, avec des commentaires copieux et des notes précieuses.

Ce livre, inimitable et merveilleux du XVIe siècle est-il de Thomas à Kempis ou Jean Gerson? Nul ne le saura jamais. Il n'en reste pas moins que le deuxième et le troisième livres sont des chefs-d'œuvre de philosophie réconfortante, le premier est inutile et le quatrième ajouté par quelque moine d'esprit vulgaire.

— C'est le bréviaire des gens qui ont beaucoup souffert de l'injustice des hommes, me disait Joseph Fabre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que même les libre-penseurs peuvent trouver là des encouragements, et qu'on devrait imposer la lecture de l'imitation à tous ceux s'imaginant avoir le droit de dominer; ils y verraient que leur orgueil n'est que bêtise et que leur insolence est méprisante et vaine. On y apprend, dans tous les cas à aimer la solitude et à fuir les imbéciles, cela vaut bien quelque chose.

JEAN BERNARD.

— Il faut que j'avise ma concubine, lorsque j'ai été mobilisé, l'année dernière, il me souvient que j'ai certainement oublié de donner à manger à mon chat et à mes serins.

ANTIQUITE DE L'ESPIONNAGE.

L'Opinion continue la publication des Maximes de guerre de Sun-Tze, qui fut, en Chine, contemporain de Confucius. Cet antique écrivain militaire avait déjà une haute idée de l'espionnage:

"Une armée de cent mille hommes, à mille stades de distance, coûte par jour mille pièces d'or au trésor public; de plus, les prestations arrachent à leurs travaux sept cent mille hommes qui s'épuisent le long des routes. Dans ces conditions, il serait de la dernière inhumanité de prolonger l'expectative pendant des années, quand il suffit d'un jour pour vaincre, et de se priver de connaître les mouvements de l'ennemi, pour économiser cent pièces d'or."

"Le qui donne la victoire au prince éclairé, au savant capitaine, ce qui le distingue du vulgaire, c'est qu'il est le premier informé."

"S'il est le premier informé, ce n'est pas par des consultations d'espions, ni par des comparaisons, ni par des conjectures, c'est par l'intermédiaire de ceux qui connaissent l'ennemi."

"Il y a cinq sortes d'espions: l'espion usuel, l'espion intérieur, l'espion retourné, l'espion de mort et l'espion de vie."

"Le premier est un homme du pays. Le second est un ancien employé de l'ennemi. Le troisième est un espion de l'ennemi qu'on a gagné. Le quatrième est celui qui livre à un espion de l'ennemi de faux renseignements. Le cinquième est celui qui va et vient entre l'ennemi et nous."

Bien n'est précieux aux armées comme un espion. Aucun service n'est mieux récompensé; aucun emploi n'exige plus de secret. Sans la sagesse et la science, on peut se servir des espions; sans la justice et l'humanité, on ne peut leur commander; sans un profond mystère, on ne peut en profiter."

"Qu'il s'agisse d'attaquer une armée, de donner l'assaut à une place, de tuer des hommes, il faut connaître d'abord les positions, les projets de l'ennemi, les noms des hommes; ce sont nos espions qui nous l'apprennent."

"Il faut aussi découvrir les espions de l'ennemi afin de tâcher de les retenir à notre service. Mais il faut bien savoir qu'on ne peut faire autant pour les nôtres. L'espion qui a le plus de connaissances est l'espion retourné; on ne saurait en faire trop de cas."

"Le prince éclairé, le savant capitaine qui choisit pour espions les mieux informés, doit remporter la victoire; c'est là le principal avantage qui permet aux armées de se mouvoir en toute confiance."

WASHINGTON'S BIRTHDAY.

No part of the programme for the Washington Birthday exercises in the public schools prepared by the National Association of Patriotic Instructors, through Mr. W. O. Hart, of this city, the third vice president thereof, was more impressive and patriotic than the tribute to the American flag, copies of which were distributed in all the schools of the city by Chapter "Spirit of '76" of the Daughters of the American Revolution; the programme itself in addition to being sent to the public schools in this city was by Mr. Hart sent to all the parochial and private schools and colleges in New Orleans, and all the high schools in the State, this last being done by the suggestion of Mr. Thomas H. Harris, superintendent of public education.

MOT D'ENFANT.

Une fillette de trois ans a un père nerveux, qui fait des remontrances à tout propos et hors propos.

L'enfant venait d'être grondée, à table, par ce père vibrant insupportable; elle prit un air très grave et, comme on lui en demandait la cause, elle dit:

— Décidément, je vais chercher un autre papa; celui-là est trop vieux.

Toto, un gamin fort mal élevé, accourt en pleurant après de sa mère, pour se plaindre de sa bonne.

— Maman, fait-il, avec des larmes dans la voix, Julie m'a battu.

— Et maman de répondre: — Il fallait lui rendre les coups.

— Oh! petite mère, je les lui avais rendus avant!

POUR LA MENAGERE.

Taches de boue. Il suffit le plus souvent d'un bon coup de brosse pour les faire disparaître.

Cependant pour les étoffes délicates, la soie par exemple, cela ne va pas tout seul; on ne peut froter assez énergiquement pour enlever la tache sans abîmer du même coup le tissu. Alors on se contente d'un à peu près, la boue pénètre dans le corps de l'étoffe, en rongé la couleur et au bout de quel que temps il en reste des traces indélébiles.